

Éloge des hérésies
dans l'Église ancienne

Merci à Jeannie, qui a relu ces pages...

Ouvrages d'Henri Persoz

Dieu, c'était mon frère, La Barre Franche, 2017

Ne nous trompons pas de royaume - Ces évangiles qui nous parlent toujours, La Barre Franche, 2015

Impensable Résurrection, Éditions Passiflores, 2012

Enquête sur Paul et Jésus - Pourquoi Paul cite-t-il si peu les paroles du Christ ?, Église Réformée de la Bastille, 2001

© 2019 La Barre Franche - Noelle Sarl
Le Vert Pré - 49490 Linières-Bouton
Édition : <http://labarrefranche.com>
E-mail : contact@resister-online.com



Pour acheter ce livre :

... en ligne : <http://lalibrairieprotestante.com>

... en librairie :

Librairie Jean Calvin, 47 rue de Clichy, 75009 Paris ; aussi
à Alès (30) et Cholet (49)

Librairie Careve, 70 rue Pargaminières, 31000 Toulouse

Librairie Oberlin, 22 rue de la Division Leclerc, 67000
Strasbourg

ISBN 979-10-93638-14-0

JOUVE - 1, rue du Docteur Sauvé, 53100 MAYENNE
Imprimé en France - Dépôt légal : mars 2019

Illustration de couverture : cliché Gilles Carbonell

Henri Persoz

Éloge des hérésies
dans l'Église ancienne

Editions «La Barre Franche»

Introduction

Cette relecture de certaines parties de l'histoire ancienne du christianisme voudrait nous aider à réaliser que certaines vérités concernant la foi sont très relatives, parce qu'affirmées généralement à la suite de nombreuses divergences de vue et polémiques, et souvent imposées par la puissance dominante. Elle voudrait nous faire comprendre aussi que certains dogmes sont fragiles, parce que résultant souvent de discussions très animées lors des conciles, et parfois arrachés par l'intimidation.

Nous verrons aussi que les grandes questions théologiques suscitées par les hérésies sont souvent des questions éternelles, qui ont encore aujourd'hui leur pertinence. Et que les hérésies ont eu le bienfait de soulever l'insuffisance des réponses officielles, et donc de faire avancer la pensée.

En effet, si la vérité est enfermée dans des dogmes immuables, elle ne peut pas évoluer, s'adapter à l'évolution des connaissances et de la culture. Il est vrai que par endroits ces hérésies divaguent, mais par endroits elles éclairent.

Où en serions-nous si la foi chrétienne n'était pas sortie des dogmes conventionnels pour explorer des idées nouvelles ou des idées plus compréhensibles, plus adaptées à leur époque ? Et qui pouvait faire sortir ces idées nouvelles sinon les hérésies ?

Nous verrons dans la suite de ce livre qu'en fait, un christianisme unique n'a jamais vraiment existé et qu'il y en eut toujours plusieurs, ou une infinité de manières de l'exprimer. Il vaudrait mieux parler des christianismes que du christianisme. Mais quand je mets un « s » à christianismes, mon ordinateur souligne le mot en rouge. Il ne supporte pas que l'on puisse parler de plusieurs christianismes. Il est bien formé et déformé par la pensée dominante.

Certains trouveront que ce livre contient des approximations et des interprétations un peu subjectives. Il est vrai que, devant la complexité de l'histoire du christianisme des premiers siècles, nous devons choisir un

angle d'attaque et procéder à des simplifications. Et nous savons, comme Henri-Irénée Marrou l'a bien expliqué¹, qu'il n'existe pas d'histoire objective qui pourrait traduire une réalité intangible. « L'histoire est inséparable de l'historien, elle existe dans et par la pensée de l'historien », écrit-il. Et en plus, je ne suis pas historien ! Les lecteurs me pardonneront de relire cette très complexe histoire de l'Église primitive avec les yeux d'un protestant libéral d'aujourd'hui. Comme le dit Henri-Irénée Marrou, cette relecture est inséparable de son auteur ! Aussi ne faut-il pas s'attendre ici à un traité académique sur les grandes hérésies des premiers siècles du christianisme – des livres sur ces sujets existent déjà² – mais plutôt à une recherche de ce qu'il y a d'encore intéressant dans ces hérésies oubliées, qui peuvent nous faire comprendre que le christianisme n'a pas toujours été ce que la tradition nous a légué, mais qu'il a contenu aussi des idées assez modernes, tout en restant proche des évangiles. Nous ne nous intéresserons donc pas à l'ensemble du phénomène de l'hérésie, beaucoup trop vaste, et n'aborderons

1 Henri-Irénée Marrou : *De la connaissance historique*, Paris. Seuil, 1954.

2 Par exemple le très récent livre de Pierre-Olivier Léchoy, *Introduction à l'histoire de la théologie*, Genève, Labor et Fides, 2018. Et aussi : Marcel Simon et André Benoit, *Le judaïsme et le christianisme antique, d'Antiochus Épiphane à Constantin*, Paris, PUF, 1998.

pas la pré-Réforme et la Réforme, pour lesquelles existe une abondante et récente littérature. De plus certaines hérésies sont complètement farfelues. Nous ne voulons retenir que celles qui mettent en lumière les bonnes idées, enfouies dans l'épaisseur de l'Histoire.

Au surplus, nous n'avons pas voulu écrire un livre savant, perdu dans le dédale des subtilités théologiques et des querelles entre hommes d'Églises, mais un livre accessible à tous. Ceci nous conduira à quelques simplifications et approximations que le lecteur, fin connaisseur de ces questions, voudra bien nous pardonner. L'histoire est trop compliquée pour qu'on puisse en faire une description juste.

Les hérésies à travers les siècles

Le christianisme était lui-même, à l'origine, une hérésie dans le judaïsme, comme il en existait plusieurs. Jetons d'abord un coup d'œil sur le judaïsme ancien, bien avant la période de Jésus.

La variété des cultures dans le judaïsme ancien

La Bible hébraïque est un ensemble très complexe, que l'on n'a pas encore entièrement compris. Il fait état d'un grand nombre de formes de pensées différentes. On explique cette variété par une très longue période pendant laquelle s'est étalée l'écriture, et par un contexte historique très mouvementé.

Avant la constitution des deux grands royaumes, Israël au nord et Juda au sud, c'est-à-dire avant le premier millénaire avant J.-C., de nombreuses tribus occupaient ce qui sera plus tard la Palestine, chacune avec la mémoire de ses histoires fondatrices et un ou des dieux qui n'étaient pas les mêmes d'une tribu à l'autre.

Puis vinrent les grandes déportations, à Ninive pour une partie du peuple d'Israël (vers -721), à Babylone pour une partie du peuple de Juda (vers -588). En dehors de quelques très anciens textes tels que les Psaumes ou certains livres prophétiques, la Bible commença à être vraiment écrite un peu avant l'exil à Babylone, mais surtout pendant et après, à partir évidemment de traditions diverses notoirement antérieures.

Un des principaux soucis des nombreux auteurs revenus en Israël était de contribuer à reconstituer un peuple, en rassemblant des cultures et des mémoires fondatrices dispersées. Entre ceux qui n'étaient pas revenus de l'exil, restés principalement à Babylone, ceux qui en étaient revenus, ceux qui n'y étaient pas allés, ceux qui avaient fui en

Égypte – et qui furent à l’origine de la communauté juive d’Alexandrie – ou ailleurs, avant les invasions assyrienne et babylonienne, et ceux qui sont arrivés pendant que les autres étaient en exil, il a fallu beaucoup d’efforts d’écriture pour rassembler toutes ces populations qui ne se connaissaient plus.

Tout en voulant conserver les différents modes de pensée et mythes fondateurs, les premiers auteurs de la Bible ont voulu retrouver une unité perdue – ou jamais vraiment constituée – pour reconstruire un peuple autour d’une même histoire des origines, des mêmes pères fondateurs, du même Dieu, d’une même terre, d’un même temple et d’une même langue¹. D’où la complexité de la Bible hébraïque qui, pour reconstituer l’unité d’Israël, a dû être fondamentalement composite et rassembler de nombreuses cultures. Elle nous apprend déjà que c’est la diversité qui rassemble.

La variété des écoles dans le judaïsme du temps de Jésus

De cette dispersion initiale du judaïsme s’est ensuivie une certaine dispersion des formes

1 On lira sur ce sujet les livres de Thomas Römer : *Clés pour le Pentateuque*, Labor et Fides, 2013. *La Bible, quelles histoires !* Bayard, Labor et Fides, 2014.

de pensée juive, du temps de Jésus, d'autant plus que ce judaïsme s'était bien répandu le long des rivages méditerranéens.

Environ six cent mille juifs occupaient le pays d'Israël tandis que six à sept millions vivaient dans la diaspora, soit dix fois plus. On comprend bien que les positions religieuses, d'un bout à l'autre de ce vaste ensemble, ne pouvaient pas être unifiées. Mais cela était assez bien admis puisque, jusqu'alors, le judaïsme avait été composite. Il ne comportait pas, à cette époque, de corpus dogmatique officiellement reconnu.

Notons les principales tendances :

- Un judaïsme babylonien, cultivé, comme son nom l'indique, par les juifs restés à Babylone, après la libération de leur exil par le roi Cyrus. Il était influencé par la culture perse et en particulier par le mazdéisme (voir le chapitre « La Gnose et le gnosticisme chrétien ») ;
- Un judaïsme hellénistique, qui s'était développé particulièrement à Alexandrie et à Antioche, mais aussi en Asie mineure. Ouvert sur le monde grec et sa philosophie, donc assez libéral. C'est principalement sur ce judaïsme que s'est appuyée

l'expansion du christianisme, avec notamment l'apôtre Paul ; mais pas seulement lui, puisqu'elle s'est bien développée aussi par exemple à Alexandrie alors que Paul ne s'y est jamais rendu. Ou à Rome, alors que Paul n'y est venu que sur le tard et prisonnier ;

- Un judaïsme samaritain, il est vrai plutôt à la limite du judaïsme, principalement porté par un peuple demeuré dans le nord du pays pendant l'exil à Babylone. Il n'avait, comme livre de référence, que le Pentateuque, c'est-à-dire les cinq premiers livres de la Bible. Il rejetait donc toute la loi orale. Cette loi orale, par opposition à la loi écrite, proviendrait également de Moïse, selon la tradition, mais aurait été transmise uniquement par la voie orale, de génération en génération. Il n'attendait donc pas de Messie, dont l'idée apparaît beaucoup plus tardivement dans la Bible ;
- Un judaïsme palestinien, que nous connaissons mieux puisque c'est dans ce judaïsme qu'a évolué Jésus. On y distinguait plusieurs groupes :
- Les Esséniens, qui vivaient en communauté monastique. Ils étaient en désac-

cord avec les autorités du temple, dont ils s'étaient séparés depuis plusieurs siècles. Très probablement, les manuscrits de la Mer Morte proviennent de cette tendance, si bien que nous les connaissons bien. Ils pratiquaient la communauté des biens, et vivaient dans une grande austérité. Il est possible que Jean le Baptiste ait fait un séjour parmi eux. Les experts se disputent pour savoir si ces manuscrits, dits encore « écrits de Qumran », ont influencé, ou pas, le christianisme ;

- Les Sadducéens : membres d'une aristocratie laïque, ils étaient étroitement mêlés aux affaires politiques du peuple, mais aussi au gouvernement spirituel. Proches de la direction du temple, ils s'entendaient assez bien avec les grands prêtres, mais ne négligeaient pas pour autant le pouvoir romain. On comprendra qu'ils n'étaient pas trop aimés du peuple. Ils ne croyaient pas à la résurrection des morts et n'étaient pas trop intéressés par l'attente du Messie, s'opposant par là aux Pharisiens ;
- Les Pharisiens : école religieuse laïque qui eut une grande importance au temps de Jésus. Les Pharisiens étaient très écoutés du peuple. Ils voulaient respecter la

loi (c'est-à-dire l'ensemble de la Thora) à la lettre. Et la loi orale aussi. Plusieurs tendances existaient au sein de cette école. Jésus et Paul avaient sans doute été influencés par les tendances libérales, enseignées par Hillel. Ce dernier était président du Sanhédrin peu avant la naissance de Jésus. À ce titre, il détenait une grande autorité mais son enseignement était marqué par une compréhension très respectueuse du prochain. Son principe était que « l'on n'édicte pas de décret si la majorité ne peut le supporter ». Il s'opposait à son vice-président Chammaï, qui était beaucoup plus sévère et strict, et recommandait de suivre les lois orales et écrites à la lettre. C'est bien probablement contre cette dernière tendance que se sont opposés Jésus et Paul. Les Pharisiens croyaient en la résurrection des morts, à la suite d'une idée qui s'était répandue dans le peuple après la révolte des Macchabées (II^{ème} siècle avant J.-C.). Elle se produisit contre l'occupation grecque et fit tellement de morts parmi les juifs et de façon tellement injuste que la justice divine ne pouvait que ressusciter tous ces morts ;

- Il y avait encore le mouvement zélote, partisan d'une lutte armée contre l'occu-